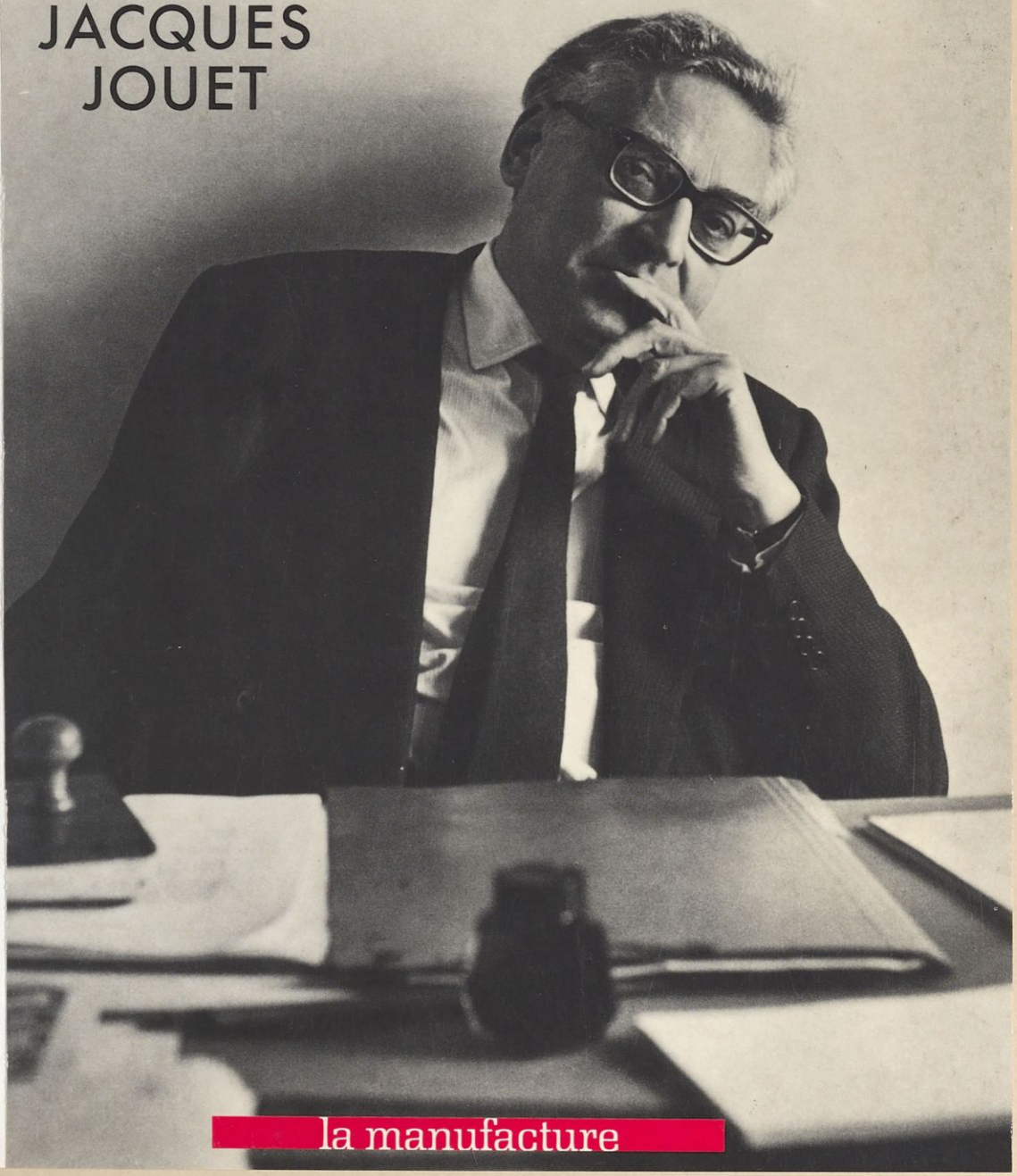
RAYMOND QUENEAU

JACQUES JOUET



la manufacture

854544

Raymond Queneau

8°Z
61798

IMPR ORLEANS 89 08 129

Ouvrage publié avec le concours
du Centre national des lettres

854544

Raymond Queneau

Jacques Jouet

la manufacture

R.F.

Cliché de couverture : Cartier-Bresson / Magnum.
Sauf mention contraire, les photographies sont extraites du Fonds Raymond Queneau.

© **LA MANUFACTURE, 1989,** 24, place des Vosges, 75003 Paris
Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.

11 Raymond Queneau, la règle de plaire
et la règle de penser

Les folies littéraires, 13

Premier intermède, Ratures, 37

La détermination, 39

Deuxième intermède. Un rude hiver, 53

Le roman, le poème,
le roman-poème poème-roman, 59

Troisième intermède. Icare ou « la trace rhétorique », 83

Le monde tel qu'on le sait, 87

Quatrième intermède. Rire, 107

Auteur, personnage et personne, 113

Epilogue pour un cadran d'horloge, 129

133 Textes inédits de Raymond Queneau

Comprendre la folie, 135

Une langue se compose de mots..., 149

Chansons d'écrivains, 155

Annexes

Repères chronologiques, 175

Orientation bibliographique, 181

Raymond Queneau, la règle de plaire et la règle de penser

Raymond Queneau,
la règle de plaire
et la règle de penser

1

Les folies littéraires

1930. La scène est à Paris. Un homme est égaré. Il se détache d'un petit groupe. Il est de taille plus que moyenne, le visage long et fin, l'œil malin, un tantinet rigolard, l'esprit vif, capable de provocation. Il a vingt-sept ans. Sur les photographies que l'on connaît de lui, il est volontiers poseur : en zouave balayeur de caserne, en chemineau allongé sur une route et sur le ventre, en expérimentateur grimaçant des premiers Photomaton.

Il porte les lunettes rondes du dilettante cultivé — et grand lecteur.

La littérature l'intéresse — il s'y est même essayé très tôt — mais il s'est cru appelé par les mathématiques, la logique, les calculs interminables qui le soûlent sans vraiment le mener quelque part. Et s'il a des idées sur les mathématiques, c'est qu'il s'occupe, encore, de philosophie.

Quelque temps plus tôt, il a découvert, avec un intérêt distant, un « conventicule » ou cénacle bizarre qui l'attire et le rebute par son mélange détonant d'aventure intellectuelle excitante et d'agitation expérimentale tout ce qu'il y a de plus désordonnée. Raymond Queneau est peu bavard, peu communicatif, il a « les dents collées », ou bien il est de temps

à autre intarissable sur quelque sujet érudit. Il regarde de son œil placide, il écoute d'une oreille distraite s'enthousiasmer, s'invectiver, rêver debout, épater le bourgeois, « taquiner le hasard », se congratuler, s'allier, mythifier leurs amours, se dénoncer, se suicider, s'exclure... tout un aréopage de poètes de choc, maniaques de la coïncidence, apprentis sorciers de l'oniromancie, illusionnistes de la dialectique, chevaliers servants du prolétariat, tourneurs de vers, enfin, ou fileurs d'images spectaculaires — un certain nombre d'entre eux comptant parmi les meilleures plumes du moment, ou bien d'après.

Si l'on en croit les confidences de Roland Travy, le narrateur-acteur du roman *Odile*, lorsqu'il se situe par rapport au personnage d'Anglarès dont André Breton est la clé (sans avoir l'air d'y toucher, dans *Erutarettil*, Queneau signale que le surréalisme a suscité quelques « romans à clé » ; par ailleurs, dans *Conversation avec Georges Ribemont-Dessaignes*, il n'est pas loin de reconnaître qu'*Odile* est l'un de ces romans !), Raymond Queneau n'aura été, d'André Breton, qu'un disciple par négligence, par laisser-aller. Il avait autant de raisons de rejoindre le groupe que de s'y refuser. Il devient un disciple plein de détachement, de sens critique toutefois, et notablement dépourvu de passion. Queneau-Travy est surréaliste par malentendu. L'infraconscience ? Bien qu'il ait, comme les autres, allongé des kilomètres de cadavres exquis ou de récits de rêve, il ne bondit pas de joie excessive à ramasser les résultats ou à les interpréter comme autant de révélations. La révolution et ses stratégies ? Queneau a une nette propension apoliticienne, à une époque même où il semble très politisé. Le groupe, avec ses intrigues et le bénéfice de l'émulation ? Ça lui rappellerait plutôt le régiment et sa médiocrité. Les mathématiques ? Ce n'est pas dans ce milieu scientifiquement inculte qu'il peut échanger des avis, et lorsque sur ce chapitre il est poussé dans ses retranchements, il est obligé de se reconnaître moins marxien que platoniste.

Ces remarques sont faites à la lumière d'*Odile*, publié en 1937, c'est-à-dire après la brouille de son auteur avec André Breton. Au vrai, Queneau fut plus actif et dépourvu d'arrière-pensées qu'il veut bien le laisser entendre par le truchement de son personnage. Une question néanmoins se pose, en considération de l'œuvre ultérieure : qu'est-ce donc que Raymond Queneau — même s'il fréquente surtout le sous-groupe de la rue du Château (Prévert, Marcel Duhamel, Tanguy...) moins sectaire que la curie centrale orchestrée par Breton — qu'est-ce que Raymond Queneau vient faire aux côtés des surréalistes ?

Queneau se cherche encore (mais cessera-t-il jamais ?), il navigue à l'estime au milieu de ces agités du bonnet et de la plume, qui ne manquent pas de talents variés. Peut-on rêver dérive plus féconde lorsqu'il s'agit d'affirmer à soi-même ses propres vues ? A côté de chapelets d'images faisandées — et toutes ne l'étaient pas, loin de là — Queneau a tout de même dû voir passer le *Glossaire j'y serre mes gloses* de Michel Leiris, le *Langage cuit* de Robert Desnos ou les *152 Proverbes mis au goût du jour* par Paul Eluard et Benjamin Péret sur les brisées de Marcel Duchamp, pour ne prendre que ces trois exemples qui ne dépareraient pas le tableau de chasse des futures explorations quenelliennes.

Pourtant, son expérience du surréalisme dut être rude : rencontre avec le sectarisme, mais chaque génération ne manque pas de trouver son lieu pour la faire, cette expérience ; déception devant des pratiques qui lui semblaient trop souvent le fait d'empiristes sans méthode plutôt que de véritables expérimentateurs. Queneau parlera de « détestation passionnée », de « raisons strictement personnelles » et non idéologiques d'avoir rompu avec « Dédé ». Mais trop de textes de Queneau, à compter de 1935, disent clairement ce dont on pouvait se douter : que les raisons théoriques peuvent être des plus personnelles.

Le surréalisme, dit volontiers Queneau, était un mode de vie plus qu'un courant littéraire et, de fait, les surréalistes entendaient bien déborder radicalement le domaine littéraire. Soit. Mais pour les raisons déjà avancées (engouement intellectuel, méthodologie incertaine, hiérarchisation du groupe, politisation effrénée...), ce mode de vie peut difficilement apparaître comme recommandable aux yeux de Queneau lui-même. Que dit-il en 1958 ? « Ce n'est pas du point de vue littéraire que le surréalisme m'intéressait, mais comme mode de vie. C'était la révolte complète. A ce moment-là, je ne voulais pas devenir écrivain. Pour moi, le surréalisme représentait tout. » (« Le surréalisme : un mode de vie », in *Dialogues*, n°14, texte non repris dans les recueils ultérieurs.) Voilà qui ne ressemble guère au détachement de Roland Travy, et pas plus à la véhémence de Queneau telle qu'elle s'exprime, par exemple, dans un article de *Front national*, paru le 16 juin 1945 et repris avec constance dans les éditions successives de *Bâtons, chiffres et lettres* : Queneau y considère l'humour noir (dont Breton vient de publier l'*Anthologie*) comme une sorte d'allié objectif du fascisme... Et que dire, quinze ans plus tôt, de la vie amoureuse, tapageusement conçue par Breton comme idéal de liberté, mais qui dans les faits s'accompagne d'une défense et d'une illustration particulièrement sectaires de l'hétérosexualité ? C'est précisément ce défaut de la cuirasse bretonienne que Raymond Queneau avait pointé dans « Dédé », sa contribution au *Cadavre* de 1930, le cadavre à gifler n'étant plus Anatole France comme en 1924, mais André Breton lui-même :

« [...]
le doigt dans le trou du cul
Et très content de lui le pohète
construisait une petite barricade de fleurs
le doigt dans le trou du cul
Mais fatigué de transporter des roses
il suppliait l'air morose

"Uranus ! Uranus
Prête ton anus"
[...] »

Queneau insinue qu'un dégoût aussi patent de l'homosexualité en révèle, chez l'intéressé, le désir enfoui...

A l'occasion de l'hommage de la N.R.F. à Breton, en 1967, Queneau signe un court texte intitulé *Erutarettil*. Pourquoi titrer en palindrome (ce palindrome provient d'une déclaration collective publiée en 1923 dans le numéro 11-12 de *Littérature*) un texte particulièrement anodin, en regard des articles argumentés des années 1935-1939 ? On l'a dit et redit, Queneau littérateur refuse le rôle dévolu au hasard, il refuse le laisser-faire-laisser-dicter, il rejette l'automatisme. « L'air et la chanson » (1935) est un article des plus véhéments sur la question : « On dit : "A bas la littérature et vive la poésie", parce que ça attire, ça a du panache, ça fait genre Cyrano de Bergerac. Mais les mots ont été estropiés, mutilés pour désigner des choses qui ne le sont pas moins. On profite du grand nom de "poésie" pour refiler du toc philosophico-scientifico-occulto-marxiste. » Queneau refusera toujours le dédain de la littérature, le déni de la technique et du métier. Il le dit avec violence et précise, en 1973, dans l'introduction au *Voyage en Grèce*, que la justification de ce recueil tardif réside précisément dans la sortie des oubliettes d'un article comme « L'air et la chanson » !

Erutarettil... Est-ce trop solliciter le palindrome que d'y comprendre, à travers la lecture rétrograde, un verdict : les surréalistes dans leurs moments de dogmatisme prenaient la littérature par le mauvais bout ? Autre commentaire possible : *Erutarettil*... les surréalistes ont voulu dépasser la littérature. Jouets d'une illusion, ils n'ont fait que la retourner comme une chaussette. « Les surréalistes ont tous fait de la littérature, Breton le premier, ce qui prouve que l'expression littéraire était plus forte que la recherche d'une

morale. » (« Le surréalisme : un mode de vie »). Mais dans *La Révolution surréaliste* n°11, un texte de Queneau s'achève par un palindrome : « Livres à l'envers, ça fait servil. » Dans *Erutarettil*, le palindrome, cette fois, est dépourvu de sens. C'est bien la littérature qui a le dernier mot.

Queneau a deux discours lorsqu'il parle du surréalisme. Parfois, il en dit gentiment du bien, mais dans ces lignes-là on ne sait pas au juste ce qu'il porte à son crédit. Il y aurait pourtant de quoi faire : les grandes œuvres ne manquent pas ; un bon nettoyage de pesanteurs passées à coups d'irrévérence et de non-conformisme... Non, Queneau reste vague et convenu. Le plus souvent, reconnaissons-le, il discute pied à pied, avec fermeté et constance, les présupposés théoriques.

L'une de ses critiques les plus radicales concerne le montage en épingle de l'image, sa sacralisation, lorsqu'il s'agit d'estimer les moyens de la littérature. Cet absolutisme de la métaphore choque profondément Queneau pour qui il n'y a pas que l'image au monde poétique : « Celui qui se refusait à *voir* un cheval galoper sur une tomate se faisait traiter de "crétin". » (*Lyrisme et poésie*, 1938, repris dans *Le Voyage en Grèce*.) Queneau est beaucoup plus attiré par un domaine vaste qui échappe totalement à la « modernité » surréaliste. La poésie peut être épique, satirique, comique, dramatique, morale, didactique... Il y a des genres poétiques et la table n'est pas rase. Queneau rime suffisamment avec Boileau. Pour ne pas être esclave de la rhétorique ou de la tradition, il ne suffit pas de décréter leur obsolescence, mais il faut être passé par leur maîtrise. Son dernier mot sur le chapitre, Raymond Queneau le dira en 1973 dans *Des récits de rêve à foison* (beaucoup plus convaincants, à mes yeux, que le rêve des *Exercices de style*). Paul Fournel raconte que ces rêves tardifs vinrent en amicale réponse à *La Boutique obscure, 124 rêves*, de Georges Perec. Faussaire conscient, Queneau transforme

en récits de rêve des événements de la vie quotidienne « au prix, dit-il, d'un minime effort de rhétorique »...

Il reste qu'au moment de « Dédé », Queneau n'est sans doute pas très au clair de ces divergences. Les textes que je cite, dans lesquels le surréalisme est critiqué sans concession, n'apparaissent pas avant 1935. Et puis Queneau n'en a pas encore fini d'un souhait de marginalité dont fait état Roland Travy. Il se reprendra même, dès 1931, au jeu d'un autre groupe où il sera de nouveau, selon ses propres termes, « chien dans un jeu de quilles », celui de *La Critique sociale* de Boris Souvarine, organe du Cercle communiste démocratique.

Bref. C'est toujours 1930. La scène est à Paris, rive droite. Queneau rompt avec André Breton. « Hors du groupe, je n'étais guère plus libre que dedans. Au contraire. On se sent coupable et inefficace. C'est ce qui arrive, je crois, à tous ceux qui s'excluent ou sont exclus de groupes fortement constitués. Je ne savais que faire et je me suis réfugié à la Bibliothèque nationale et je me suis mis à étudier les fous littéraires. » (*Conversation avec Georges Ribemont-Dessaignes.*)

Queneau dira encore à Ribemont qu'il cessa d'écrire des poèmes pendant quatre ou cinq ans « après avoir quitté le groupe surréaliste » !

« Loin du temps, de l'espace, un homme est égaré... »

*

Car c'est un deuxième égarement qui attend Raymond Queneau, un deuxième sujet de détestation passionnée. A ses yeux, le caractère fécond de sa recherche sur les fous littéraires ne laissera pas d'être aussi problématique que celui de sa fréquentation du surréalisme. Dans une note manuscrite datée du 6 octobre 1935 (centre de documentation Raymond-Queneau de Verviers, classeur n°112), je relève ceci :

« Les "fous littéraires" [par association]. 3 ans de perdus (?) à étudier ça.
Aucun intérêt.
Tout ce contre quoi je suis maintenant a pu m'inspirer cela.
Seul intérêt : que cela n'en a pas. C'est tout. »

On sait que la recherche érudite de Raymond Queneau (« un manuscrit de sept cents pages ») rebutera les éditeurs, alimentera quelque peu *Chêne et chien, roman en vers* (1937) et finira par paraître, comme en contrebande, à l'état de fragments, dans un roman touffu, *Les Enfants du limon*, en 1938. L'auteur fictif de l'*Encyclopédie des sciences inexactes*, sous-titrée *Aux confins des ténèbres*, objet : les fous littéraires français du XIXe siècle, en sera le proviseur du lycée de Mourmèche, Chambernac, aidé du scrible-diable Purpulan. A la fin du roman, Chambernac confie son manuscrit à un jeune romancier du nom de... Raymond Queneau. Avant le recours à ce subterfuge romanesque, on trouve sous la plume de Queneau plusieurs projets de titres pour le travail érudit : « Les égarements de l'esprit humain », « Erreurs et délires » ; plusieurs essais de préfaces, parmi lesquels *Comprendre la folie*, inédit, qui est donné en annexe du présent volume. Un placard publicitaire de la revue *Volontés* annoncera *Les Enfants du limon* à l'aide d'un alexandrin somptueux : « Des esprits égarés sur des chemins étranges ».

De quoi s'agit-il exactement ? L'appellation de « fous littéraires » est due à certains bibliographes de la fin du XIXe siècle, tels Delpierre et Brunet, qui en firent une recension. Selon Queneau, celle-ci était beaucoup trop large et fâcheusement affectée par une idée à la mode qui tendait à assimiler la folie au génie, et réciproquement. Queneau s'efforce d'exclure de son propre corpus les mystiques, les occultistes, les spiritistes, les socialistes et les... devenus fous sur le tard. Il ne conserve que les auteurs inconnus de livres publiés à leur compte, n'ayant pas eu le moindre écho, a fortiori

le moindre disciple, n'ayant pas eu de maître... Ecoutons Chambernac définir la folie : « La folie est l'autodéification d'un individuel dans lequel ne se reconnaît aucun collectif. »

Cette descente aux enfers de l'intelligence (illustrée sans nul doute par le chapitre CXI des *Enfants du limon* dans son intégralité) semble bien décevoir l'attente de Queneau. Il était assuré de découvrir des génies méconnus, or, exception faite d'un certain Defontenay, poète (voir *Bâtons, chiffres et lettres*), « n'étaient guère exhumés que des paranoïaques réactionnaires et des bavards gâteux. Le délire ''intéressant'' était rare. » C'est la raison qui lui fit préférer bientôt, à celle de fou littéraire, l'appellation d'hétéroclite. Fou littéraire reposait sur une compréhension trop idéalisée de la folie, comme en témoigne l'hypothèse séduisante qui clôt notre inédit : « Peut-être s'apercevra-t-on que le premier homme fut un singe devenu fou. »

Il y a là une idée quenéenne assez forte, dont je retrouve un écho lorsqu'il est question, dans *Écrit en 1955*, de la faute langagière qui n'est que rarement stérile. La déviance, l'erreur de calcul, le lapsus, le clinamen (qui, pour l'Oulipo, sera une déviance programmée) peuvent jouer un rôle fécond dans la recherche scientifique, comme dans la pratique littéraire. Et bannie par les clercs, Queneau l'accueillera toujours, la bonne erreur... (Question au lecteur : ma dernière phrase est-elle fautive, ou la créditez-vous d'être une anacoluthe ?)

Le fou littéraire de Queneau, l'hétéroclite (premier sens chez Littré : « Qui s'écarte des règles de l'analogie grammaticale ») n'est ni particulièrement génial, ni particulièrement stupide. Il a une haute idée de lui-même et de sa pensée ; il est décalé, laborieux et logique. Je vois dans ce fatras plus que de l'étrangeté, j'y vois un véritable limon quenalien. Quelques exemples :

En Pierre Roux, auteur de *L'Hygiène pure et nouvelle* (1850), comment ne pas lire clairement les deux tendances de Que-

neau vers le chêne et le chien, inventaire d'une animalité stercoraire, concupiscente et triviale, opposée à la pulsion vers le pur esprit.

En Le Quen d'Entremeuse, qui plonge dans l'étymologie de son propre nom pour y trouver le chien dans *Quen*..., je vois... mais il faudrait être aveugle ! Jean-Pierre Brisset, dont Queneau s'occupera plus tard (*Bizarre*, n°4,1956), refera le monde à son tour à partir de telles étymologies...

En tous les quadrateurs, je vois le Queneau matheux qui s'est affronté, sans doute, à la résolution de la quadrature du cercle et autres conjectures de Fermat...

En Monfray, qui s'autoproclama « roi de l'intelligence humaine », roi sans sujets..., en Charbonnel, auteur d'un ouvrage bien réel qui dépasse haut-la-main bien des fictions, au titre ahurissant : *Histoire d'un fou qui s'est guéri deux fois malgré les médecins et une troisième fois sans eux*, Paris, 1837... je vois des silhouettes possibles au détour de tel ou tel roman de Raymond Queneau.

En Soubira qui écrit ses quintils prophétiques à l'aide d'un alphabet numérique préétabli, de sorte que chaque vers soit égal à 666 ! je vois une procédure oulipienne avant la lettre. Si A = 1, B = 2, C = 3, D = 4, E = 5, F = 6, G = 7, H = 8, I = 9, (J est exclu comme étant l'initiale de Judas et remplacé par Ge, comme dans gageure), K = 10, L = 20, M = 30, N = 40, O = 50, P = 60, Q = 70, R = 80, S = 90, T = 100, U = 110, V = 120, W = 240 (!), X = 130, Y = 140, Z = 150, voici, extrait de *666* (1828), le quintil évidemment prophétique de Raymond Queneau lui-même (« cynisme de la Grèce »... on ne peut s'y tromper) :

> « Du phénix de Navarin,
> Le carillon et la hardiesse,
> Font anoblir le dessein,
> Et du cynisme de la Grèce,
> Servent le clavecin. »